

Zeitschrift: L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier
Herausgeber: L'effort cinégraphique suisse
Band: - (1933-1934)
Heft: 36

Artikel: Fernandel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-733128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FERNANDEL

Tant de sots veulent paraître spirituels, sans y réussir, que des gens d'esprit se sont essayé à jouer la sottise et y sont parvenus. Fernandel est de ceux-là. On pourrait le croire un peu simpliste, si ses yeux, par instants, ne le trahissaient. Et voici encore une preuve de sa fine malice, de son intelligence qui est réelle et d'un humour pince-sans-rire très savoureux : « Ses mémoires anthumes ».

« Pour s'adonner à la carrière dramatique, écrit-il, je pensais, dans la simplicité de mon cœur, qu'il suffisait d'apprendre la diction, l'art de respirer, de chanter, de se grimer, de composer un personnage et, à la rigueur, de jouer d'un physique avantageux... ce qui est mon cas, si on me regarde d'un peu loin. Je tournais le dos à la vérité.

L'être humain qui veut faire du théâtre doit, avant toute chose, se poser cette question : « Suis-je, ou non, capable d'écrire mes mémoires ? »

J'ai commis l'imprudence de ne pas m'interroger sur ce point lors de mes débuts. Je suis bien puni aujourd'hui.

Je nourris à l'égard des mémorialistes une admiration sans borne et découragée.

Ils content bien, c'est vrai ; mais le beau mérite ! Ils se trouvaient toujours aux premières places ! Familiers des grands, témoins d'événements interdits aux gens du commun, ils tutoyaient les ministres, les puissants du jour, les grands capitaines, ils assistaient au lever du Roi et rendaient aux favorites en activité des services aussi équivoques que profitables... Avec tous ces éléments, un peu d'imagination, un brin de... contre-vérités présentées avec élégance, et un bon secrétaire, c'est la gloire assurée, et ce n'est pas bien malin !

Je ne remplis aucune de ces brillantes conditions. Je n'ai pris part à aucune entrevue diplomatique, les maréchaux m'ignorent, et, personne, jamais, n'est venu frapper à ma porte, pourtant si accessible, pour m'offrir un maroquin ministériel... Essayons tout de même...

De bons amis consultés raillent mes scrupules. A leur avis, quand on est natif de Marseille, comme moi, on a toujours quelque chose à dire, et l'on peut fort bien raconter des aventures inexistantes sans mentir... Zou ! Allons-y !

Je pourrais presque dire que je n'ai quitté le sein de ma nourrice que pour monter sur les planches sous l'attirail conquérant du soldat de 2^{me} classe... Il n'y a pas, entre ces deux termes, de différence appréciable. J'avais sept ans.

Rien en moi pourtant n'annonçait l'enfant prodige. J'adorais les militaires, sans plus.

Avec une insigne mauvaise foi, mes parents jouaient de ce penchant pour me contraindre aux besognes les plus superflues : « Si tu travailles bien en classe, on t'achètera un bel uniforme. » Cet uniforme tournait au supplice de Tantale. « Tiens-toi droit. » « Lève les pieds. » « Dis bonjour à la dame ! » et, en pointant vers le ciel indifférent un doigt éloquent, on ajoutait, d'une voix à la fois menaçante et perfide : « L'uniforme ! l'uniforme ! »...

Tant crie-t-on Noël qu'à la fin il vient.

J'eus enfin mon uniforme, tout comme ce Polin que j'adorais à l'égal d'un Dieu et qui devait rester mon modèle inimitable.

Un uniforme, à mes yeux, c'était l'essentiel du talent.

Cette opinion aventurée se trouva vite confirmée par les événements, les idées fausses trouvent toujours l'occasion d'épanouir leurs trompeuses promesses. Le Palais de Cristal organisait un concours de chant. J'y pris part dans la catégorie des « petits prodiges ». On imagine mal à Paris la fertilité du territoire marseillais ! Les prodiges concurrents s'appelaient légion, comme on dit.

Mon costume devait être magnifique, martial et irrésistible, car je remportai le premier prix. Je reçus un beau diplôme, une palme, une médaille d'or proportionnée à ma taille et vingt francs ! Douceur du premier cachet !

Ces vingt francs, je ne les ai plus. Mais les marchands de sucreries de la Cannebière ont connu, à cette époque, une ère de prospérité dont on parle encore à Marseille avec attendrissement et nostalgie. Un soldat français, même tringlot, ça ne recule jamais. J'étais parti, il fallait continuer.

En compagnie de mon père, artiste lui-même, je jouai de petites comédies dans les soirées, les réunions, tant à Marseille que dans les environs.

Avec l'âge, la nécessité s'imposa de déployer mon activité à des travaux plus rémunérateurs.

C'est du moins le sentiment formel de mes parents, sinon le mien. Vendeur, représentant, employé de banque, charbonnier même, j'ai tâté de bien des choses. En quelques années j'ai traversé ainsi une quinzaine d'emplois. L'éclectisme n'y était pour rien. Je changeais de métier parce que, à peine engagé on m'invitait à prendre la porte ! Ne pouvant renoncer à mes ambitions artistiques, je filais, les jeudis, les samedis et les dimanches soir, chanter dans les petits établissements. Le lendemain matin j'arrivais en retard... Les patrons avaient le mauvais goût de ne pas aimer les retardataires, et ils me le faisaient bien voir en m'invitant à porter ailleurs mon activité commerciale et mon mépris des horaires. En ce temps-là, on le voit, les patrons ne comprenaient rien. J'espère qu'il n'en est plus ainsi maintenant...

Cette suite d'insuccès dans les affaires finissait par prendre, devant mon esprit, un sens gros de signification. J'ai toujours eu une espèce de don pour interpréter les plus fâcheux événements dans le sens de mes désirs.

Le commerce, avec ses vues mesquines, n'avait pas su deviner les immenses services que je lui aurais certainement rendus. Tant pis pour lui ! Les affaires, assure-t-on, connaissent présentement une ère difficile... J'en connais, seul, la raison maîtresse. On permettra à ma modestie de ne pas insister.

Enfin 1921 ! Mon premier engagement ! Ma timide entrée dans la carrière s'est effectuée à l'Eldorado de Nice. De là je passai au Casino de Toulon, toujours sous l'uniforme guerrier, Georgel figurait au programme et accaparait, à bon droit, tout le succès. Un soir, mon tour achevé, il m'a serré la main et m'a dit : « Tu arriveras ! » On a beau croire à son propre avenir, il est agréable de rencontrer des connaisseurs.

Je ne dis pas cela pour le public de Nice ou de Toulon, mais enfin mes compatriotes n'ont pas donné à mes débuts un accueil flatteur pour leur goût ou leur perspicacité... La preuve en est que M. Portely m'appelait à Bobino. Paris ! enfin.

La gloire, cette fois, me décochait un sourire à la mesure de mon génie... Ce Paris, tout de même ! Quand il connaîtrait Fernandel, Fernandel de Marseille ! Hein ! Déjà je voyais mon nom éblouir de ses lettres de feu cette illustre rue de la Gaîté. Une vaste affiche sûrement... Las ! Un vent d'économie, sans doute, soufflait sur la capitale. Les lettres de feu ! Point ! Quant à l'affiche ! J'y figurais bien, mais sans le secours d'une loupe qui ne me quitte jamais, du diable si je serais parvenu à en déchiffrer les caractères exigus... Cet imprimeur exagérait un peu !... Si c'est pour cela que Gutenberg...

En user de la sorte avec moi ! J'aurais pu me fâcher. Mais à Paris « on ne sépare pas » et puis le temps m'a manqué. Vous croyez que j'exagère ? Naturellement, un Marseillais ! Je dis que je n'ai pas eu le temps, parce que je n'ai pas eu le temps ! En effet, le lendemain même de mes débuts à Bobino, je signalais un engagement de plusieurs semaines pour la Tournée Lutétia, aujourd'hui firme Pathé-Natan ! Quand je vous le disais ! Il y a encore des gens de goût en France.

Il y en avait à Vichy, en dépit du triste cru local bien fait pour éloigner les délicats et les gourmets. C'est Henri Varna que je veux dire. Grâce à lui je reprenais le chemin de Paris pour jouer la Revue chez Mayol. Ce concert sait choisir ses collaborateurs, ses affiches, ses imprimeurs...

Parmi tous les avantages dont je n'hésitais pas à orner ma personne, un seul avait échappé à mon attention : la photogénie !

Sans m'appesantir sur ce mot, il me semblait réservé aux gracieuses personnes à qui les mœurs et les lois confèrent le droit d'exhiber des jambes soyeuses et des appas savamment déshabillés... Un guerrier ne saurait, en aucun cas, rêver d'un si troublant privilège, même accablé des plus enviables lauriers. Ses jambes ?... Elles lui servent tout au plus à gagner des batailles, a dit le petit Caporal...

Marc Allégret se chargea de ramener mes clartés sur le cinéma et la photogénie à des proportions plus conformes à la réalité. Pour une fois, la vérité me montrait un visage ami et flatteur. Je sais depuis longtemps accueillir avec courage la vérité, même agréable.

Et je débute à l'écran dans *Le Blanc et le Noir*, en compagnie du grand Raimu, mon ancien dans le noble métier des armes... Un bon souvenir pour moi, en dépit du rôle fâcheux de chasseur vierge qui me fut attribué. Chasseur, soit ! Mais vierge, holà ! Que dira-t-on de moi au Cours Belzunce !

Ensuite ce fut *Paris-Béguins*, avec Marnac ; *Pas de Femmes*, *Un Homme sans Nom*, *Le Rosier de Madame Husson*... Ici, encore, un rôle de... rosier !... Et l'on reproche partout au cinéma son penchant à l'immoralité ! Et je suis papa de deux enfants ! Je préviens gentiment MM. les auteurs et metteurs en scène qu'ils ne doivent plus compter sur moi pour ces sortes d'emploi... négatifs. A ne rien leur cacher, ils me doivent même une compensation. Sans vouloir les influencer, je me vois fort bien dans un rôle, comment dire ?... Don Juan, par exemple !...

Je me suis bien rattrapé dans *Les Gaietés de l'Escadron*, toujours avec Raimu, passé capitaine au choix. Au 51^{me} chasseurs à cheval, on collectionnait les corvées intempestives, les jours de salle de police ; mais il y avait de sacrés bons moments qui n'étaient pas dans une giberne, encore moins dans le parloir d'une Enfant de Marie...

Les Gaietés de l'Escadron resteront un de mes bons souvenirs de l'écran. On travaillait dans l'allégresse et la gaieté. On avait retrouvé ses vingt ans. Et figurer à l'effectif d'un escadron commandé par Raimu, quelle insigne affectation ! Nous étions bien sûrs de vaincre. Les événements l'ont bien prouvé depuis. Le succès des *Gaietés de l'Escadron* est digne de figurer, après tant d'autres noms glorieux, sur l'étendard du 51^{me} chasseurs.

Je rentre de jouer une revue à Marseille. C'est une ville qu'on ne quitte pas aisément. Et il est bon de veiller à l'entretien d'un « accent » qui fera toujours le désespoir des imitateurs aussi nombreux que peu doués.

Il m'est impossible de renoncer au music-hall. Il ne m'a pas été toujours très tendre. Mais je lui dois mes premières émotions, il est le berceau de mes rêves d'enfant. Il m'a conduit devant le public parisien, qui est bien le plus attrayant et le plus fin qui soit.

Le cinéma peut se rassurer. Si un jour lui et moi devons nous fâcher, ce sera par ma faute. Et j'ai horreur des fâcheries, cela fatigue. J'aimerais mieux perdre mon « accent », si pareille chose n'était pas impossible !

Le Dieu des armées a l'œil sur moi. Par l'intermédiaire de Pathé-Natan, il vient de me confier la mission de rendre la vie à l'immortel *Lidoire*. J'ai même, à cette occasion, reçu un avancement scandaleux. Mes manches scintillent sous les galons enviés de brigadier. Sous le feu des sunlights j'ai goûté aux fortes joies du commandement. Il me semble impossible que le public ne trouve pas dans *Lidoire* les sources de folle gaieté que nous y avons connues. La réalisation est digne du chef-d'œuvre de Courteline. Pour moi, maintenant sur le chemin des honneurs puisque je suis brigadier, j'ai le sentiment que tous les espoirs me sont permis. C'est un succès de plus en perspective. Mais quand on fait partie de l'armée française, enfant chéri de la Victoire !...

L'ABONNEMENT
à l'EFFORT CINÉGRAPHIQUE SUISSE
ne coûte que **Fr. 5.-** par année

Ce que vaut la signature d'une vedette

Sait-on que lorsqu'un artiste de cinéma d'Hollywood remet un autographe à un admirateur, il lui fait un cadeau dont la valeur peut varier de 1 ½ à 25 dollars...

Tels sont, du moins, les tarifs en vigueur sur le marché des autographes dans la capitale du film américain.

Il y a donc des transactions suivies en la matière, tout comme en Bourse ou en philatélie ?

Il faut le croire. La plupart des collectionneurs se défendent avec indignation de trafiquer des autographes qui leur ont été bénévolement accordés, mais ils sont bien obligés de reconnaître, cependant, qu'il existe un marché et que, tout comme les valeurs financières, les signatures de vedettes sont cotées à des cours déterminés.

C'est ainsi que, pour 40 dollars, vous pouvez vous procurer une dédicace de Richard Arlen ou de Gary Cooper, qui tous deux font prime.

Si vous allez jusqu'à 75 dollars — chiffre record — vous trouverez peut-être à acquérir un autographe de Rudolph Valentino. Tel est du moins le dernier cours coté !

Quant à Maurice Chevalier, sa signature au bas d'une photographie dédicacée ou d'une lettre vaut de 20 à 30 dollars.

Des artistes que l'on voit rarement en public, comme Maë West, Marlène Dietrich ou Greta Garbo, donnent peu d'autographes. Ceux-ci sont néanmoins recherchés par les collectionneurs, qui les paient facilement 25 dollars pièce.

Ce qui tendrait à démontrer que les autographes féminins sont moins prisés que ceux des vedettes hommes.

Claudette Colbert, Miriam Hopkins, Kay Francis, sont demandées à 10 dollars ; Fredric March, Charlie Ruggles, Jack Oakie également. Charles Laughton vaut actuellement 15 dollars, mais il est résolument à la hausse.

Ne terminons pas cette « revue financière » d'un nouveau genre sans indiquer qu'un autographe de l'un des quatre frères Marx vaut 10 dollars. Mais si les quatre fameux frères signent côte à côte, leur signature collective représente une valeur globale de 50 dollars.

Le célèbre humoriste anglais Bernard Shaw, à qui l'on demandait un jour combien pouvait valoir, à son avis, dans le commerce, un autographe de lui, répondit sans hésiter : « Pas moins de 1000 dollars. »

Bernard Shaw voyait grand. Car en réalité sa signature n'est recherchée par les collectionneurs qu'au prix de 1 ½ dollar. Ce qui est le tarif habituel pour les autographes d'auteurs et scénaristes.

Seules les signatures des vedettes de l'écran connaissent les prix élevés que nous venons d'indiquer, et ce sont celles-là que nous vous conseillons de rechercher si vous désirez vous constituer une collection de prix.

Dans grande localité du Rheinfal, avec grand rayon de vente, **EST A VENDRE**, dans très bonne position, maison de trois appartements avec

CINÉMA

très bien installé, pour le prix de Fr. 50.000.— seulement. Acompte Fr. 10.000.—. Renseignements sous N°650, Theoph. Zollikofer & Cie, St-Gall.

Cinéma à vendre

UNE AFFAIRE

SONORE et PARLANT. Seul dans grande et belle localité du canton. Construction et agencement ultra-modernes. 450 places et scène. Double poste de 1^{re} marque. Matériel parfait et comme neuf. Acoustique de 1^{er} ordre. Superbe établissement sans concurrence possible. Bel appartement moderne dans immeuble. Faible mise de fonds pour traiter. Curieux s'abstenir.

Ecrire : **Case postale 9955 Lausanne.**